

Que M. Nisard était loin de cette exactitude scrupuleuse : La critique s'est donné quelquefois le passe-temps de relever ses inadvertances dans les faits historiques : la matière, il faut l'avouer, n'était que trop fertile, même dans son plus grand et plus bel ouvrage, *l'Histoire de la littérature française*. Et encore l'année dernière, mon savant et spiritueux collègue, M. Cartault, faisait subir un rigide examen au brillant livre des *Poètes latins de la décadence*, qui date déjà de plus d'un demi-siècle. Certes, le goût délicat et la verve séduisante du censeur rigoureux des poètes latins de l'époque impériale n'ont subi aucune atteinte dans cette critique aussi solide que malicieuse ; mais comme on se voit obligé de se tenir sur la réserve, en présence d'un fait historique avancé par cet éminent juge des mérites littéraires ! Et combien sa méthode paraît dangereuse, surtout quand on la compare avec l'exactitude de nos jeunes maîtres ! Est-ce donc que M. Nisard se trompait aisément dans ses recherches sur les faits de simple érudition ? Non : il les tenait pour indifférents. Il dédaignait ce genre de faits : je ne le dirais pas, si je ne l'avais entendu de sa bouche. " Un fait, s'écriait-il, un fait ! ce n'est rien. " Et comme je lui témoignais mon étonnement d'une opinion si tranchante, il s'expliqua avec l'éloquence qu'une conviction longuement raisonnée lui inspirait jusque dans l'improvisation. Un fait, au sens où il prenait le mot dans ce moment-là, n'est qu'un accident purement fortuit, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête, parce qu'il n'a pas de conséquences. C'était les faits de ce genre qu'il négligeait. Qu'un écrivain de génie soit né quelques années plus tôt ou plus tard, qu'un livre ait paru à telle date ou à tel autre, voilà des évènements qui ne le touchaient point. Il était inutile, et peut-être impertinent, de lui rappeler que des faits de ce genre peuvent être riches en conséquence, et qu'enfin la vérité historique a toujours son prix en elle-même. Car, si les conséquences du fait ne manquaient pas de gravité, il n'avait garde de le mépriser ; et il savait estimer la vérité. Mais aussi ne voulait-il l'estimer qu'à son véritable prix ; et la simple curiosité historique ne lui semblait qu'une manière laborieuse de dissiper les facultés de l'esprit. Je ne prétends pas excuser aux yeux des érudits son indifférence quelque peu paradoxale pour des recherches plus pénibles que profitables ; mais son activité et son goût se portaient ail-

Il était de la race des penseurs qui, comme Platon, Pascal, Malebranche, n'attachent aux faits d'autre prix que celui des idées qui s'y trouvent renfermées, ou dont ils sortent. C'était un critique idéaliste. Et je vous demande, messieurs, bien que notre temps ne soit guère favorable à ce genre de spéculation, si l'amour, même trop exclusif, des idées vous paraît déplacé chez un écrivain dont la principale occupation est de pénétrer dans les pensées des hommes ? Certes, il y a des points de vue divers dans la critique littéraire ; mais M. Nisard me paraît, entre tous les critiques de notre siècle, celui qui l'a prise de plus haut. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge ou de la méthode historique ou de la méthode biographique : placer avec justesse un écrivain dans son temps, et reconnaître en lui ce qu'on appelle, d'un terme scientifique, les actions de milieu ; ou décrire avec finesse son tempérament, analyser les combinaisons particulières de sa vie, noter les influences physiques et les effets du commerce des personnes ; c'est ce que d'autres